

Marcel MAUSS (1910)

“ Cultes des tribus du Bas-Niger ”

Un document produit en version numérique par Jean-Marie Tremblay,
professeur de sociologie au Cégep de Chicoutimi
Courriel: jmt_sociologue@videotron.ca
Site web: <http://pages.infinit.net/sociojmt>

Dans le cadre de la collection: "Les classiques des sciences sociales"
Site web: http://www.uqac.quebec.ca/zone30/Classiques_des_sciences_sociales/index.html

Une collection développée en collaboration avec la Bibliothèque
Paul-Émile-Boulet de l'Université du Québec à Chicoutimi
Site web: <http://bibliotheque.uqac.quebec.ca/index.htm>

Cette édition électronique a été réalisée par Jean-Marie Tremblay, bénévole, professeur de sociologie au Cégep de Chicoutimi à partir de :

Marcel Mauss (1910)

« Cultes des tribus du Bas-Niger »

Une édition électronique réalisée à partir du texte de Marcel Mauss (1910), « *Cultes des tribus du Bas-Niger* » Extrait de l'Année sociologique, 11, 1910, pp. 136 à 148. Texte reproduit in **Marcel Mauss. Oeuvres. 1. Les fonctions sociales du sacré** (pp. 175 à 184). Paris: Les Éditions de Minuit, 1968, 634 pages. Collection: Le sens commun.

Polices de caractères utilisée :

Pour le texte: Times, 12 points.

Pour les citations : Times 10 points.

Pour les notes de bas de page : Times, 10 points.

Édition électronique réalisée avec le traitement de textes Microsoft Word 2001 pour Macintosh.

Mise en page sur papier format
LETTRE (US letter), 8.5'' x 11''

Édition du mercredi, 9 octobre 2002 réalisée à Chicoutimi,
Québec.



Table des matières

[“ Cultes des tribus du Bas-Niger ”](#)

[La notion d'âme](#)

[Le culte agraire](#)

“ Cultes des tribus du Bas-Niger ”

par Marcel Mauss (1910)

Une édition électronique réalisée à partir du texte de Marcel Mauss (1910), « Cultes des tribus du Bas-Niger » Extrait de l'Année sociologique, 11, 1910, pp. 136 à 148. Texte reproduit in Marcel Mauss. Oeuvres. 1. Les fonctions sociales du sacré (pp. 175 à 184). Paris: Les Éditions de Minuit, 1968, 634 pages. Collection: Le sens commun.

[Retour à la table des matières](#)

Nous réunissons dans cette étude, plusieurs livres qui se rapportent à des sociétés très éloignées les unes des autres, de l'Afrique occidentale ¹. Elles ressortissent toutes à des groupes de peuples à peau franchement noire, cheveux crépus, membres allongés, qui, seuls, méritent le nom de nègres proprement dits. Entre elles, il n'y a pas seulement unité de race, mais de civilisation : leurs langues sont de la même famille ². Toutes sont encore assez proches du totémisme pour en avoir conservé des traces

¹ Spieth Jacob, Die Ewe-Staemme. Material zur Kunde des Ewe-Volkes in Deutsch-Togo. Berlin, 1906.

Leonard Arthur Glyn, The Lower Niger and its Tribes, Londres, 1906.

Desplagnes Louis, Le Plateau central nigérien, Paris, 1907.

Delafosse Maurice, « Le peuple Siéno ou Sénoufo ». Revue des études ethnographiques et sociol., 1908, 1909.

² Voir Westermann, Ewe Grammatik, p. 4.

importantes ; mais, en même temps, elles en sont déjà assez loin pour être arrivées à former les grandes nations monarchiques d'Achanti, de Dahomey, les grandes tribus commerciales et diplomatiques, Mandingues, Haoussa, etc., des villes, des agglomérations considérables comme Yoruba, Benin, Abeokuta, Kayes, etc. Entre leurs institutions religieuses, morales, juridiques, entre leurs techniques même, il y a un air de parenté qui rend les comparaisons particulièrement instructives.

De tous ces travaux, le plus important au point de vue sociologique est aussi un modèle de science descriptive et d'exactitude philologique : c'est le livre de M. Spieth sur les Ewhé du Togo allemand. On sait que les Ewhé sont un grand groupe de populations qui comprend la plupart des tribus du Togo et toute la nation Dahomey. Les observations de M. Spieth portent plutôt sur la tribu des Ho, voisins immédiats de la mission de Misahöhe où des générations de missionnaires allemands, dont quelques-uns étaient des linguistes et des ethnographes distingués, ont rassemblé, avec la collaboration de nègres intelligents, de précieuses archives. La grammaire et le dictionnaire de M. Westermann, la grande enquête de M. Spieth sont la synthèse de toutes ces recherches accumulées. La publication en ewhé de la plupart des documents importants, en face de la traduction allemande, donne au travail une incomparable solidité, en même temps qu'elle permet le contrôle des résultats et des interprétations qui nous sont proposés.

Les travaux de M. Desplagnes portent sur les Habbé du plateau de la boucle du Niger. Bien qu'embrouillés d'hypothèses sur les origines de la civilisation habé, ils ne sont pas sans valeur descriptive. Quant au major Léonard, il a observé les Ibo et autres tribus du Bas-Niger anglais à l'extrême-orient du delta. Bien que, comme nous le verrons, ses observations aient été influencées par des idées préconçues, il a fait un louable effort pour trouver, comme avait fait déjà Dennett pour Bénin et les Bantou, ce qu'il y a « derrière la tête » du noir.

C'est au livre de M. Spieth que nous allons nous attacher. S'il ne nous révèle pas des faits aussi neufs que les récentes expéditions australiennes, il n'en constitue pas moins une sorte d'événement sociologique : il va servir à nous montrer le chemin qu'a pris la pensée religieuse en évoluant, en même temps que l'importance de certaines nations et de certains types d'action. [...] ³.

La notion d'âme. La seconde notion sur laquelle nous voulons attirer l'attention est la notion d'âme telle qu'on la trouve chez les Ewhe et les nègres du Bas-Niger qu'a observés M. Léonard. Ce qu'elle a d'intéressant, c'est la façon dont le langage et la mythologie se sont ingénies à trancher par de multiples concepts les contradictions

³ [Voir cette partie du texte, consacrée à la notion de dzô, supra pp. 112-113.]

intellectuelles et sentimentales des rites et des idées qui se rapportent à l'âme. Il résulte que la notion abstraite d'âme se résout à une multiplicité désordonnée d'idées concrètes, mais qui, par la manière dont elles se recouvrent les unes les autres trahissent leur parenté et leur unité fondamentales.

Ces différentes âmes se répartissent en deux groupes fondamentaux.

Il y a d'abord celles qui tiennent plus ou moins étroitement au corps même de l'homme, c'est l'ombre, l'image, le *luwo*. Mais il y a deux sortes de *luwo* ou d'ombre. L'une, grande, ne quitte pas le corps : c'est l'ombre du jour ; l'autre, plus petite, est susceptible de s'éloigner et elle est éternelle. On peut ranger dans la même catégorie la forme que prend l'âme à la mort ; elle porte le nom de *noli*. C'est au *noli* que s'adressent les rites funéraires. Il se confond très souvent avec le grand *luwo*.

Il y a, en second lieu, des âmes qui sont tout à fait indépendantes du corps des êtres qui sont à côté de lui et qui jouent plutôt le rôle des génies protecteurs ; ce sont les *nunuwo* (rad. *nu*, être à côté de). Il en est de deux sortes : la distinction est indiquée par M. Spieth lui-même.

Les uns restent dans l'au-delà ; ils représentent l'essence éternelle et perpétuellement réincarnée en même temps que le sort qui l'attend dans la vie. L'au-delà, qui porte le même nom que la ville originaire des Ho, celle d'où ils sont sortis, à la tête des nations, c'est *Amedzowe* (*ame* signifie homme et *dzo*, apparaître). C'est l'endroit où, après les rites funéraires retournent certains des *nunuwo* qui assistent l'âme sur cette terre. C'est là que s'en va le *noli*. Il n'y a pas moins de trois génies qui attendent l'homme dans l'au-delà, qui veillent sur lui ou le tourmentent tandis qu'il vit sur la terre. Il y a d'abord la mère spirituelle, *nolimeno*, celle qui vous accouche comme *noli*, en tant que mort destiné à revenir sur terre. Car le *noli* ne se réincarne qu'après une nouvelle gestation. Toutefois, c'est une personnalité assez secondaire. Nous ne voyons même dans le travail de M. Spieth qu'un seul texte, et dubitatif, qui dise qu'il y en a une par individu. Si l'on remarque que la *nolimeno* est censée tuer très souvent dans l'enfance l'être même qu'elle a mystiquement accouché, on se prend à se demander si ce ne serait pas une hypostase mauvaise, dans l'au-delà, soit de la terre mère, soit des pouvoirs féminins générateurs du ciel, hypostase destinée à expliquer le phénomène si angoissant pour le Nigritien, de la mortalité infantile. - En second lieu, quand l'esprit qui va se réincarner quitte *Amedzowe*, il fait à ses compagnons la promesse, *gbetsi*, de revenir à telle ou telle date après avoir fait ceci ou cela. Son sort se trouve par cela même fixé. Le *gbetsi* reste dans l'au-delà. C'est la promesse cristallisée, substantifiée, et veillant à sa propre réalisation. C'est lui qui termine la vie quand le moment marqué est venu. C'est donc le sort personnifié de l'individu ; seulement, c'est un sort que ce dernier a déterminé lui-même par un contrat qui, une fois formé, le lie. Enfin, il y a un troisième génie qui veille jalousement sur l'individu,

c'est celui de la femme dont il fut l'époux dans une existence antérieure. Car comme chez les Eskimo les individus, ainsi que les génies correspondants, vont par couples, éternellement fixés. Il y a pour chaque homme une femme dans l'au-delà ; pour chaque femme, il y a un homme et chacun doit à son conjoint mystique un culte curieux.

Parallèlement à ces génies de l'au-delà, il y a ceux qui, sur terre, entourent, du dehors, l'homme. C'est l'aklama, l'adee et le dzogbe. L'aklama semble le plus important. Il est éternel. Il préexiste à l'homme. Il est le fils cadet du dieu du jour de naissance. Il est la cause de la « nature », de la façon d'être, d'apparaître, de la moralité de chaque individu ; il est son bon sens, son honnêteté. Il peut aussi entraîner l'individu à commettre des fautes, mais, ensuite, il les lui reproche et l'en punit. D'un autre côté, il habite aux champs et il en cause la fertilité, un culte spécial lui est rendu à ce titre ; un jardin lui est réservé. Mais il est, en même temps, le pouvoir générateur de l'individu et, après la mort de ce dernier, il repart au ciel pour revenir ensuite sur la terre. Son culte est très important ; il arrive même qu'il est confondu avec Mawu, le grand dieu. Ce que l'aklama est aux champs, l'adee l'est par rapport à la forêt : c'est le dieu personnel qui accompagne l'individu dans la brousse, à la chasse, Mais tandis que l'aklama semble toujours garder forme humaine, dans bien des cas, l'adee est un diabolin d'aspect simiesque ; c'est même quelquefois un animal proprement dit. - Enfin, en dehors de ces deux *nunuwo* personnels, concrets, il en est un troisième qui est une sorte d'être abstrait. C'est le dzogbe, le jour de naissance, Le dzogbe soulève un important problème du calendrier ewhe ⁴ ; il s'agit du rapport entre les individus et les dieux de la semaine dont ils portent les noms et qui sont les premiers hommes. Chaque homme a, en effet, parmi ses noms, celui du jour de naissance ; et celui-ci est son sort, son destin, son dzogbe. On voit tout de suite l'analogie qu'il présente avec le gbetsi qui semble bien n'être que son aspect dans l'au-delà et avec lequel, d'ailleurs, il est souvent confondu ⁵.

Mais il faut se garder de voir dans ces divers principes autant d'entités spirituelles, distinctes et indépendantes. En réalité, elles chevauchent les unes sur les autres et se confondent en totalité ou en partie. Nous venons de voir que le dzogbe est souvent pris pour le gbetsi et réciproquement : c'en est une autre forme. D'autres textes l'identifient au noli, âme du mort sous son aspect mauvais, et même à l'aklama. Mais l'aklama n'est qu'un avatar de *l'adee* ⁶ ; c'en est une spécification plus récente et,

⁴ A propos de ce calendrier, nous nous bornerons à signaler qu'il admet deux semaines : l'une de quatre jours avec sabbat le quatrième, l'autre de sept, qui est sûrement d'importation européenne. Il semble, d'ailleurs, qu'il y avait primitivement aussi une division par décade.

⁵ Nous mentionnerons simplement un curieux dieu personnel dont la physionomie est trop falotte pour qu'il y ait lieu de la décrire : c'est le « gardien des pierres », celui qui compte les pierres-années, d'ordinaire limitées à sept, nous ne savons pourquoi.

⁶ A Akowie, le luwo est même élevé à la hauteur d'une notion générique qui enveloppe toutes les autres âmes comme des espèces ; mais peut-être cette généralisation est-elle due à une influence européenne.

probablement, moins générale. D'un autre côté, nous avons vu que l'aklama se confond d'ordinaire avec le petit luwo, le grand luwo avec le noli. Finalement, tous ces termes sont substituables les uns aux autres d'une manière directe ou indirecte. On pourrait établir luwo = noli = grand luwo. Il n'y a, en dehors de cette série, que la nolimeno et l'esprit du conjoint de l'au-delà ; mais ce sont là évidemment des génies d'une espèce très différente et qui ne symbolisent pas la personnalité de l'individu. Quant aux autres conceptions, elles ne font que traduire les aspects différents de l'âme. Il y a dans l'âme de l'homme quelque chose de permanent, d'éternel, et quelque chose de passager, puisque c'est toujours la même âme qui se réincarne, il y a la substance immortelle dont elle est faite, la forme temporaire qu'elle prend à chaque génération ; il y a un côté par où elle exprime simplement l'homme, un côté par où elle le domine ; la mythologie a hypostasié ces multiples aspects, les fonctions variées qui sont attribuées à l'âme dans ces divers états. De là l'extraordinaire complexité de ces notions en même temps que leur mutuelle pénétration.

On a pu entrevoir chemin faisant que cette théorie de l'âme est solidaire d'une doctrine de la réincarnation. Celle-ci est même d'une particulière netteté⁷. Un certain nombre de prénoms et d'âmes sont affectés à chaque groupe familial. Que ces groupes soient des familles proprement dites ou des clans, il n'importe pour l'instant. Ces noms reviennent et ces âmes se réincarnent périodiquement. La relation que nous avons eu souvent l'occasion de constater ici entre les notions qui concernent l'âme et celles qui concernent la génération, la famille, l'organisation juridique et religieuse se retrouve donc en pays ewhé. Le Tu *Marcellus eris* est vrai en Afrique guinéenne comme il était vrai à Rome.

Sur ce point, le livre de M. Léonard rejoint et confirme celui de M. Spieth. La doctrine de la réincarnation par familles - groupes indivis d'agnats ou clans, nous traiterons plus loin la question - existe ici comme en pays habé, comme en pays ewhé. Voici en substance ce que Isikewe, un indigène intelligent a raconté à M. Léonard. Il existe, pour chaque famille, un lot déterminé d'âmes et de corps. Il faut que l'âme ne reste pas trop longtemps dans l'au-delà où elle finirait par s'affaiblir ; il faut qu'elle vienne reprendre force sur terre. Puis, il faut qu'elle aille à nouveau dans l'au-delà reprendre la force spirituelle qu'elle use ici-bas. Pendant qu'elle séjourne ainsi au pays des morts, son génie, qui n'est qu'un autre aspect d'elle-même, hante certaines espèces animales ; c'est là qu'il renouvelle les qualités occultes et supérieures qui sont nécessaires à la vie spirituelle de l'âme. Quand il choisit des espèces végétales, c'est qu'il ne veut plus se réincarner.

Cette affinité de l'âme pour le règne animal et végétal est très vraisemblablement une survivance totémique. D'ailleurs, la notion d'un principe vital, propre à chaque

⁷ Cf. *Année sociologique*, 9, p. 268.

famille et dont émanent les âmes individuelles, la nécessité pour celles-ci de se réincarner afin que la famille reste forte, et pour la famille elle-même, d'assurer sa force en fournissant aux ancêtres le nombre nécessaire des corps, tous ces traits, bien marqués par M. Léonard, dérivent certainement du totémisme ; mais notre auteur va plus loin ; il croit pouvoir observer des faits de totémisme proprement dit. Nous ne croyons pas qu'en ces termes le fait soit exact. Il existe des génies protecteurs à forme animale (culte du crocodile d'Onitsha, etc.) ; il existe également des dieux « à emblèmes spécifiques », et, comme nous venons de le voir, des sortes de totems mortuaires individuels. *L'adee, l'esprit* de la brousse chez les Ewhé, a également une origine totémique. Mais de totems de clans nous ne connaissons qu'un cas authentique et sûr ; les habitants d'un petit district sont appelés gens du léopard et rendent un culte à cet animal qui, d'ailleurs, est révééré partout, et spécialement par la confrérie qui porte son nom. Ce n'est pas à dire, certes, que les nègres n'aient pas connu le totémisme. Tous ces cultes animaux ne semblent guère explicables autrement. Il y a, d'ailleurs, de nombreuses sociétés nègres où il est encore très vivace. On le rencontre, en particulier, chez les tribus de la rivière de la Croix, qui ne sont pas très éloignées du Bas-Niger. Là, M. Partridge a constaté des tambours et des poteaux totémiques, curieusement analogues aux instruments similaires de Mélanésie et d'Amérique. Nous savons même quelle forme prit le totémisme, en pays nègre, quand il céda le pas aux cultes agraires et à des dieux qui, d'ailleurs, ne sont quelquefois que les chefs d'une espèce animale où ils se symbolisent. Ce qui a servi de transition, c'est l'usage qu'on constate dans toutes les grandes sociétés du Niger français, des *tana*. Les *tana* sont des interdictions, mais ordinairement conçues sous la forme suivante : pour des raisons diverses, guerre, mariage, services rendus, révélation, miracle, accident, etc., un individu contracte alliance perpétuelle avec un animal auquel il s'interdit et interdit à tous ses descendants de toucher. M. Delafosse nous signale, chez les Siena ou Senoufo, des totems sous-tribaux de ce genre. Mais si significatifs que soient tous ces faits, il faut convenir que, chez les nègres, le totémisme ne se présente, là où on le rencontre, que sous une forme très évoluée et que les autres phénomènes religieux tendent, de plus en plus, à le recouvrir ⁸.

Le culte agraire. - Nous n'exposerons pas le résultat de tous ces travaux sur les cultes des Nigritiens. Ils font définitivement évanouir cette malencontreuse notion du fétiche, que nous avons si souvent critiquée. Ce que nous rencontrons chez tous ces peuples, c'est une abondante et très complexe mythologie. Chez les Ewhé, nous voyons des séries de grands dieux, célestes, moraux (nous parlerons plus loin d'un

⁸ Avant de quitter les théories relatives à l'âme, signalons un fait que nous trouvons dans le livre de M. Léonard. Dans une certaine mesure, l'âme dépend du statut religieux et même civil de l'individu. Le suicidé perd son âme; l'homme libre, seul, en a une. On voit la relation qui unit le nom, le titre de citoyen aux génies protecteurs et à l'âme.

dieuloi), des dieux terrestres, quelques-uns d'un type connu, comme la terre-mère, quelques autres d'une sorte assez rare, comme le dieu des marchés, de la cuisine, etc. ; chez les Habé, nous voyons, outre une foule d'esprits plus ou moins totémiques, figurés ou non dans les fêtes par des masques, une triade divine, Père-Mère-Fils, tout à fait analogue à celle que l'on trouve à Ashanti et que l'on a crue d'origine chrétienne. Chez les Ibo et au Bas-Niger, c'est depuis l'arbre ancestral où résident les lares agnatiques (encore une trace de totémisme), jusqu'aux grands dieux mâles et femelles, toute une floraison de personnalités divines ⁹.

Non seulement ces peuples possèdent une mythologie très remarquable et déjà coordonnée ; mais encore il existe chez eux tout un ensemble de cultes, de temples, de prêtres, de confréries, de sociétés secrètes, de grades d'origines diverses. Il y a, en outre, toutes sortes de petits temples de clans, de roitelets, de chefs, de rois, dont les shamanes, serviteurs du dieu, possédés par lui, se disputent la clientèle publique. Ils nous donnent une idée de ce que devaient être les cultes des *pagi*, des quartiers dans les villes latines. Bien certainement, s'il est un mot qui convienne à tout ce rituel, c'est celui d'idolâtrie plutôt que celui de fétichisme.

Mais ce qui est frappant, c'est à quel point le culte public est essentiellement agraire. L'existence des grandes « coutumes » royales, des grands sacrifices humains à Benin, au Dahomey, à Ashanti, inclinait à faire penser que les grands cultes nègres se réduisaient à une sorte de grand culte des ancêtres royaux. Or, nous avons maintenant à notre disposition des sortes de calendriers nègres. Nous connaissons le tableau des fêtes au Bas-Niger en particulier à Onitsha : elles se groupent toutes, sauf une, autour du culte de l'igname et de la végétation. Voici la liste : 1° Fête du dieu père, c'est-à-dire des pouvoirs générateurs de la nature et de la végétation (cf. la fête d'Agbasia chez les Ewhé). 2° Fête des premiers fruits. 3° Communion des nouveaux ignames. 4° Fête de la société des chasseurs ou guerriers ; c'est la seule qui ne soit pas agraire et encore on verra que, chez les Ewhé, la fête de la chasse se rapporte au culte agraire. 5° Fête de l'expulsion du mal avec victime expiatoire humaine ; elle est certainement rattachée à l'expulsion des restes des anciens ignames. 6° Fête des miettes d'igname, des ignames en pâte. 7° Grande fête des ignames rôtis.

Nous avons aussi le calendrier du culte de l'igname chez les Ho et dans quelques autres tribus ewhé - il domine également le culte public. Deux des plus grands dieux, celui de la terre, Agbasia, en particulier, lui sont directement rattachés. Le second grand dieu, Dzoha, dieu du vin de palme est relié à Agbasia, le dieu-père ¹⁰. Il n'est pas de dieu à qui on ne rende quelque culte, soit à la fête de l'entrée des ignames, soit le jour de l'expulsion du mot, c'est-à-dire du génie de l'ancienne récolte. On dirait que

⁹ Nous signalerons en particulier la remarquable déesse de la cuisine dont l'âme est le réceptacle des âmes des femmes (Léonard, pp. 421, 431).

¹⁰ Voir Westermann, s. v., p. 91.

ce sont autant de cultes agraires rivaux. On trouvera, d'ailleurs, dans Spieth un tableau complet de culte de l'igname : incendie solennel de la brousse, ouvrage à la fois rituel et technique d'assolement, chasse rituelle (comparable à celle des Zuñi) ; fêtes des semailles (où sont remarquablement confondus le grand dieu et *l'aklama*, génie individuel et du propriétaire du champ et du champ lui-même) ; fête de l'expulsion du mal, fête de l'entrée des ignames que l'on approche solennellement et progressivement d'abord du seuil de la ville, puis du quartier, puis de la maison, enfin des pénates domestiques ; grande communion, etc. D'autre part, dans tout le calendrier habé, nous ne voyons qu'une fête qui échappe à la règle commune : c'est une fête des morts, sorte de Toussaint.

Nous ne pouvons exposer ici tous les faits que contient le beau livre de M. Spieth. Nous signalerons pourtant l'importance de la monographie consacrée aux rites funéraires et au culte des morts. Les quatre modes d'enterrement normal et les huit modes d'enterrement accidentel (à la suite de suicide, de crime, de sortilège magique, de telle ou telle maladie, etc.) nous montrent à quelle complexité peut parvenir le système des funérailles et combien, par suite, il faut être prudent en matière de théories sur cette question.

Un autre point sur lequel il peut y avoir intérêt à appeler l'attention, d'autant plus qu'il a échappé à M. Frazer, concerne ce qu'on désigne communément du nom assez impropre de prostitution sacrée. M. Frazer a vainement cherché dans le livre de M. Spieth des renseignements sur cette question. Il est certain, en effet, qu'une regrettable pudeur semble bien avoir fait taire à M. Spieth des usages importants (on a un exemple de cette réserve à propos de la traduction de *Bablusaga*. Cependant, même à travers ces réticences, des faits significatifs apparaissent. Même chez les Ho, Agbasia n'est pas le seul dieu qui donne des enfants aux femmes stériles, à qui ces enfants sont ensuite voués ; et dont ils portent le nom. Presque tout dieu est ainsi un générateur. Puis toute fille qui est censée avoir cette origine est obligatoirement l'épouse du prêtre du dieu ou de quelqu'un de ses parents ; tout garçon est son esclave, jusqu'à ce qu'il soit échangé contre une petite fille de la même famille. C'est bien la preuve que, dans tous ces cas, une obligation sexuelle résulte de la naissance. En dehors des Ho, nous trouvons des pratiques similaires. A Matse, les enfants divins sont procréés par le prêtre lui-même, et l'acte sexuel dont ils sont le produit est éminemment religieux. Dans la même tribu, la femme qui a eu ce commerce peut ensuite avoir des rapports avec un homme quelconque, sauf avec son mari. A Akowiewe, l'acte sexuel (des esclaves du dieu, sans doute) n'est permis qu'à la ville, mais il est interdit à la brousse par la déesse de la terre ¹¹.

¹¹ En quittant le livre de M. Spieth, nous mentionnerons une lacune il y est à peine question des sociétés secrètes. Sur la langue de la grande confrérie internationale du Yerve, voir Westerman, *Wörterb.* p. 31. On trouvera les renseignements sur ce point dans Léonard, et dans le travail plus ancien de Klose, *Deutsch-Togo*.

Après avoir exposé les différents cultes et les principales croyances que l'on observe chez ces peuples, il nous reste à dire un mot d'un intéressant effort qu'a fait M. Léonard pour les réduire à l'unité. Suivant lui, le fond de la pensée religieuse, au moins chez les nègres du Bas-Niger qu'il a plus spécialement observés, serait une sorte d' « animisme aveugle », une notion de l'âme universelle ou de pouvoirs, spirituels de nature tout à fait impersonnelle. Ces forces vagues et anonymes ne s'individualiseraient que parce qu'elles sont obligées de se chercher des lieux de séjour, des corps où elles résident, qui leur prêtent leurs formes propres et leurs servent d'emblèmes. Des dieux particuliers, les êtres sacrés de toutes sortes seraient dus uniquement à cette nécessité qui pousse l'âme universelle à s' « emblémiser » ; c'est pourquoi l'auteur voit dans l' « emblémisme » le procédé par excellence de la spéculation primitive sur les choses spirituelles. Le fétiche, l'âme du mort, le tonnerre ou la pluie, le corps du vivant, le corps de l'animal qu'une ville ou une tribu révère, tout cela ne serait qu'emblèmes. Nous craignons fort qu'il n'y ait dans cette manière de présenter les choses un excès de systématisation. M. Léonard a longtemps vécu dans le sud de l'Inde. Il y a connu la doctrine de la transmigration et du Karman ; il a voulu en retrouver l'équivalent sur les bords du Bas-Niger. L'importance des cultes phalliques est pour lui, la preuve d'une sorte de vishnouisme nègre. Il a été ainsi amené à attribuer à la pensée nègre, qui est concrète en même temps que systématique, un pouvoir d'abstraction qu'elle n'a pas. On n'est pas cependant sans sentir l'analogie qu'il y a entre cette notion de l'âme universelle et celle de mana et il est curieux qu'un observateur non prévenu, ou plutôt prévenu par de tout autres principes, y soit arrivé lui-même.

Fin de l'article